

heure après, nous demandons d'arrêter et nous descendons. De la route, à travers un paysage que la Sauldre arrose, dans un bouquet de verdure, apparaît une maison carrée, très vaste, couverte d'ardoise, ayant à chaque extrémité deux pavillons semblables à deux pigeonniers qui lui donnent une vague apparence de château. C'est là que nous allons. C'est là qu'habite le héros de notre roman, Daniel de Serves, gentilhomme solonais, véritable gentleman fermier, ne connaissant les élégances parisiennes que par ouï-dire, faisant valoir ses terres lui-même, n'ayant d'autres plaisirs que ceux de la chasse, plaisirs qu'il varie en passant de la chasse aux perdrix, dans les champs de blé noir, à la poursuite du sanglier, dans les forêts de sapin.

On peut se présenter au château de bonne heure. Dans le pays, on appelle la maison de Daniel *le château*. Le maître se lève tôt. Quand le premier rayon de soleil vient flamboyer dans les vitres, il est déjà debout, tout harnaché, prêt à partir pour les champs, accompagné de ses deux chiens, qui le flanque à droite et à gauche comme deux gardes. En effet, à peine approchons-nous de la grille qui ferme la propriété du côté de la route, que des aboiements retentissent. Les deux chiens montrent leurs crocs, mais Daniel apparaît aussitôt qu'eux, les fait taire et tend sa main à l'arrivant, toujours le bienvenu chez lui, car Daniel est bon, hospitalier, confiant. Il a toutes les qualités de l'homme élevé en pleine nature, peu familiarisé avec les hypocrisies de la civilisation, l'esprit franc et ouvert, disant hardiment ce qu'il pense, mais se butant et s'entêtant facilement. Le physique de Daniel de Serves répond tout à fait au portrait que nous venons de faire de son caractère. Il a l'abord sympathique les traits réguliers, mais un peu épais, les membres lourds. Son regard dénote la tenacité. Son front est étroit, serré aux tempes. On sent que lorsqu'une idée est entrée dans ces os, comme un coin dans un cœur de chêne, il est fort malaisé de l'en déloger. Elle ferait éclater le crâne plutôt que de sortir.

Au moment où nous le présentons à nos lecteurs notre gentilhomme marche sur sa trentième année. Il y a bientôt quatre ans qu'il est marié. Il a épousé une jeune fermière des environs, déliée et plus distinguée que lui et avec laquelle nous ferons connaissance plus tard. Il en a eu deux enfants, un garçon et une fille, Raoul et Alice. Daniel de Serves possède une fortune modeste, mais qui paraît considérable pour le pays et lui donne une position enviable au milieu des hobereaux qui l'entourent. Il possède environ pour six cents mille francs de propriétés qui lui donnent plus de trente mille francs par an, car il s'occupe lui-même de leur culture et de leur mise en rapport, et dirige le travail de ses fermiers.

Daniel appartient à une vieille famille. Son père et son frère aîné s'étaient lancés dans la tourmente vendéenne. Le premier a été tué et le second, après Quiberon, s'est expatrié. Il est allé se fixer au Mexique, aux environs de Puebla. Daniel ne l'a jamais revu et reçoit rarement de ses nouvelles. Il n'a jamais quitté la Sologne, où il a vécu près de sa mère. Cette dernière est morte quelques années après son mariage. Nous avons dit que le père de Raoul et d'Alice se levait toujours avec le soleil.

Le matin où nous nous présentons à sa porte, en priant le lecteur de nous accompagner, ce sont ses deux chiens qui aperçoivent le premier le visiteur, et c'est lui qui vient ouvrir, la main tendue. A la vue de l'homme qui a quitté la diligence, et qu'il reconnaît à travers la grille du château, il pousse une exclamation de joie.

--Roustan !

--Moi-même, mon cher ami, répond le nouveau venu.

--Et quel bon vent ? murmura Daniel.

Et il se hâta d'ouvrir.

--Je viens te voir.

--Quelle bonne idée ! Entre donc. Ma femme n'est pas levée encore. Nous allons causer en l'attendant.

S'apercevant que le nouvel arrivant a les vêtements tout poudreux du voyage.

--Mais tu es fatigué peut-être ? Je vais te conduire à ta chambre. Tu as des bagages ?

--Non, car je ne puis te donner que la matinée.

Daniel se récrie.

--La matinée !

--Impossible de faire mieux. Après déjeuner, je pars.

--Nous verrons bien.

Et le gentilhomme ayant rappelé ses chiens, qui gambadaient à droite et à gauche, se dirige avec son hôte du côté du château.

II

Chemin faisant, le nouveau venu commence à expliquer son affaire. Il vient directement de Paris, où il habite depuis que Daniel l'a perdu de vue, car Roustan et de Serves sont deux camarades de collège. Il s'est lancé dans la finance et est devenu fort riche. En quelques années, il a quintuplé, centuplé les petits capitaux que lui avait laissés son père. La finance, il n'y a que ça. C'est là seulement encore qu'on fait encore fortune. Tout le reste est de la plaisanterie. C'est vivre en dupes éternelles que de se tenir à l'écart des affaires. C'est par millions que l'argent vous arrive. L'année précédente ses bénéfices ont frisé le million. Cette année ils le dépasseront. Daniel l'écoute attentivement, suspendu à ses lèvres, heureux du bonheur de son ami, l'enviant presque, non pour lui, mais pour les siens.

--Ainsi, murmure-t-il, te voilà millionnaire ?

--Deux fois, trois fois, je ne sais pas au juste, répond l'autre en riant. Et ce n'est que ma première étape.

Daniel pousse un soupir.

--Tu es bien heureux !

L'autre fait un mouvement brusque.

--Quoi donc ? s'écrie-t-il, serais-tu gêné ? Tu sais, entre nous, à la vie, à la mort. Tout ce que je possède est à toi.

De Serves le remercie.

--Je n'ai besoin de rien, je vis heureux ici du peu que j'ai.

L'autre ricane.

--Tu végètes.

--Je végète, si tu veux, mais cette existence me plaît néanmoins...

--Néanmoins, fait le financier, devenu très attentif à son tour.

--Néanmoins, poursuit le gentleman, je ne serais pas fâché de gagner un peu d'argent, d'augmenter mes revenus qui seront courts, quand mes deux enfants grandiront.

--Tu as deux enfants ?

--Oui, tu ne le savais pas ?

--Je ne t'en connaissais qu'un, un garçon, je crois ?

--J'ai une fille aussi maintenant.

--A laquelle il faudra une dot un jour.

--Hélas !

Les deux amis étaient arrivés au bas du perron du château, sur lequel le soleil levant tombait en plein, plaquant l'habitation de ses rayons. Roustan prit Daniel